

FOLLE ?...

VII

(Suite)

Après une longue attente, les deux voitures déposèrent le commandant et l'ingénieur sous le péristyle. Ensemble, ils montèrent le grand escalier chargé de femmes et de fleurs, sur lequel, cariatides vivantes, les Cent-Gardes échelonnés, droits et superbes, poussaient l'observation de la consigne jusqu'à laisser immobiles leurs yeux éblouis que tant de belles visions sollicitaient.

Ensemble encore, ils saluaient le Préfet de la Seine et sa compagne au seuil du premier salon, recevaient collectivement, en échange, le même sourire officiel, et pénétraient enfin dans cette colone brillante et diamantée, qu'on appelait un Bal de l'Hôtel-de-Ville.

Les magnifiques salons étaient trop étroits pour les notabilités françaises, pour les étrangers d'élite, auxquels la Municipalité tenait à honneur de montrer ce dont nous sommes capables en fait de luxe et de plaisirs.

Beaucoup d'élégantes femmes s'étaient fait le même raisonnement au point de vue de la beauté, pour le plus grand éblouissement de messieurs les Anglais, nos hôtes.

Ceux-ci, de haute mine pour la plupart, et d'allures aristocratiques, avaient un succès complet près des danseuses.

On ne causait guère, il est vrai, et c'était grand dommage, mais les aimables valseuses, les voyant enrager de ce mutisme obligé, adoucissaient le supplice par toutes les ingéniosités d'une bonne grâce accueillante.

M. de Rollezan, avec la sûreté d'un marin expérimenté, manœuvrait habilement au milieu des flots de tulle et de dentelles qui emplissaient les salons de leurs vagues chatoyantes.

Eugène marchait dans le sillon, persuadé de toucher au but. C'était vers le salon des cariatides qu'ils se dirigeaient, le commandant n'ayant point encore remarqué l'habile poursuite dont il était l'objet.

Sur une ottomane circulaire, que d'immenses plantes exotiques ombrageaient, un groupe de jeunes femmes causaient entre elles avec un bruit doux et voilé d'éclats de rire contenus. C'était la retraite de la grâce et de la gaieté que ce salon privilégié qui ne paraissait contenir, en hommes, que d'importants personnages, à en juger par la multiplicité de leurs cordons et de leurs croix.

Sur le seuil, un de ces personnages secoua la main du commandant dans une bonne étreinte de camarade, et lui montrant l'ottomane :

— Vous cherchez madame de Brix, Rollezan ?... La voici. Votre bonne étoile vous a bien guidé.

— Madame de Brix ! C'était bien là le nom prononcé par l'oncle Piélard, le nom qu'il n'articula plus après le premier moment de surprise, parce que l'humeur avait succédé au dépit, en apprenant le mariage de sa filleule.

Eugène eut un tressaillement de joie. Ses souvenirs avaient gardé leur fraîcheur. Léonide Poncelet, l'orpheline ignorée, devenue une femme à la mode, n'en restait pas moins pour lui le doux portrait d'autrefois.

Il savait son nom !... tout semblait désormais facile.

Le commandant, après un rapide coup-d'œil, marcha droit à l'ottomane, et cette fois seulement, Eugène ne le suivit pas. Mais il eut le loisir d'étudier la radieuse apparition qui se montrait plus séduisante encore, une rose dans ses cheveux blonds, une rose à son corsage l'abeille, des roses semées dans les dentelles de sa robe, des roses dans les fossettes de ses joues, dans les coins de ses lèvres, des diamants au cou et aux yeux.

L'ingénieur prit un grand parti, non sans traiter intérieurement, avec la dernière rigueur, sa timidité naturelle fort en émoi de l'aventure.

Il s'approcha de M. de Rollezan et le pria, dans les meilleurs termes, de vouloir bien lui servir d'intermédiaire auprès de sa parente, madame de Brix, à laquelle il sollicitait l'honneur d'être présenté.

— Très-volontiers, monsieur, répondit courtoisement le vieil officier, mais vous voudrez bien excuser la faiblesse de ma vue... et... bien que votre physionomie...

— Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, commandant, et je ne suis pas un étranger pour madame de Brix, qui ne saurait entendre prononcer le nom de M. Montrel sans se souvenir de son parrain.

Le commandant hésita d'autant moins que sa mémoire infidèle lui jouait parfois le tour de ne plus mettre de noms sur des visages connus pourtant.

— Ma chère cousine, dit-il en désignant l'ingénieur, M. Montrel me prie de vous le présenter, bien que des relations communes à tous deux aient pu l'autoriser à se présenter lui-même.

Madame de Brix leva ses yeux clairs sur le nouveau venu, lui trouva bonne mine, air fier, tenue distinguée. Ce rapide examen lui laissa le loisir de faire appel à des souvenirs profondément enfouis sous la poussière des années.

— M. Montrel ! répéta-t-elle.

— Est le neveu de M. Léon Piélard, un ami pour vous, madame... un père pour moi, répondit le jeune homme avec chaleur.

Les souvenirs de Léonide renaissaient très complets.

— Ah ! fit-elle en jouant avec son éventail, que votre cher oncle est devenu sauvage !... il ne m'écrit plus du tout... mais, monsieur, vous pourrez sans doute m'en donner des nouvelles ?

— Le corps vit. L'intelligence s'éteint.

— L'autre vieil ami !... Le voyez-vous souvent, moi sœur !

— Autant que me le permettent des occupations assez absorbantes.

— Se souvient-il de moi ?

— Je n'ose l'espérer, madame. C'est une de mes tristesses les plus profondes de n'être plus reconnu moi-même de ce cœur qui m'aimait sincèrement autrefois.

Léonide esquissa la petite moue attendrie d'une commisération sympathique ; puis, un officier anglais, fort bel homme, portant avec orgueil son costume écarlate, étant venu s'incliner devant elle, la jolie blonde, consentant à payer à nos hôtes d'un jour son tribut de bienvenue, se laissa conduire au tourbillon d'une valse de Strauss.

Eugène se fit un jeu charmant de la suivre du regard, de la perdre entre les uniformes, de la retrouver parmi les couples enlacés. Debout, à l'extrême limite du cercle des curieux, la jupe flottant de la danseuse venait parfois effleurer ses pieds ; et, quand elle passait ainsi, tout au plaisir, plus belle, moins sympathique que le portrait de la vieille maison, il se souvenait que l'oncle Piélard avait rêvé de la lui donner pour femme. Lui-même avait souri à cette chimère. Que c'était loin, tout cela !... que c'était oublié ! Léonide ne semblait plus garder trace de cette impression, datant déjà de dix années ; et lui... Eh bien !... lui, tout à l'heure encore, il n'y pensait pas davantage.

VIII

L'officier anglais ramena sa danseuse à l'ottomane et s'en fut, toujours raide et satisfait, promener son éclatant habit rouge.

Recommencer la conversation au point où l'intervention de cette insulaire l'avait brusquement interrompue, n'était point facile. L'entrain de la danse pouvait, au contraire, favoriser le désir que l'ingénieur en éprouvait. Après une courte délibération avec lui-même, il sollicita de madame de Brix la faveur d'un quadrille.

La voix argentine daigna répondre un "oui, monsieur," des plus harmonieux à l'oreille. L'orchestre préludait. Eugène offrit son bras, sentit la petite main s'y poser, légère, comme deux jours avant, à la gare, sur le fauteuil de l'ambassade, et, triomphalement à son tour, il l'emmena dans l'immense galerie des fêtes.

Après la première figure vinrent le repos et la causerie. On ne parlait, cette nuit-là que de la reine Victoria, qui venait de traverser les salons, toute ruisselante des plus beaux diamants de la couronne des Trois-Royaumes.

M. Montrel crut habile de ramener sa danseuse au souvenir de la royale arrivée de l'avant-veille, et, tandis qu'il cherchait laborieusement une entrée en matière destinée à la faire reconnaître, la belle ingrate souriant tout à coup :

— Notre commune affection, M. Léon Piélard, n'est pas l'unique précédent que vous puissiez invoquer auprès de moi, monsieur, dit-elle ; je vous ai reconnu pour l'âme charitable qui m'a préservée de l'asphyxie.

— Quoi, madame ! Je serais assez heureux pour que ce léger service...

— Monsieur, en me permettant de voir la reine de très près, ce jour-là, vous m'avez causé une satisfaction fort vive, et une désillusion plus grande encore.

— Une désillusion !

— Quelle toilette, monsieur !... quel dédain de la mode !... Ah ! jamais une simple parisienne n'eût porté, pour arriver à Londres, cet assemblage de couleurs disparates : robe brune, manteau bleu, chapeau qui fut blanc au temps des belles amours du prince Albert et de Sa Majesté.

Eugène déclara qu'il n'avait rien vu de ces détails, préoccupé d'un soin bien autrement grave, celui de préserver de tout choc le fardeau charmant que soutenait le fauteuil de l'ambassade.

La jeune femme, comme fatiguée par ce court effort de mémoire, promenait autour d'elle un regard savamment distrait, très habile à recueillir sur chaque visage l'admiration expression excitée par sa beauté. Satisfaite de l'effet produit par sa grâce nonchalante, sa toilette nuageuse et son air de suprême distinction, elle reprit le bras de son cavalier pour regagner sa place, traînant ses petits pieds comme une pauvre créature accablée de fatigue, et disant d'un ton dolent :

— Est-ce que vous aimez le monde, monsieur ? Moi, je ne l'aime plus, il me tue. Décidément, je ne veux plus sortir de ma retraite.

Le jeune homme se récria, essayant de prouver le désespoir futur du monde qu'elle priverait de sa présence. Je ne sais même s'il ne s'oublia point—tant il se sentit troublé—jusqu'à balbutier quelques mots de son propre désespoir si cette menace venait à s'effectuer.

Elle le regarda d'un air surpris, plutôt dédaigneux qu'offensé, salua légèrement de la tête et se rassit près du commandant, qui avait mis à profit, pour se rapprocher, l'éloignement des danseuses.

M. Montrel, vers le milieu de la soirée, osa revenir solliciter une valse ; il n'obtint qu'un "je ne danse plus, monsieur," prononcé d'un ton d'ennui.

Elle ne danse plus, en effet, mais elle reçut la cour de quelques hommes âgés qui venaient se réchauffer à l'épanouissement de sa jeunesse.

Quoique Léonide eût plus de trente ans, elle paraissait à peine en avoir vingt-quatre.

Des jeunes gens de sa société obtinrent aussi quelques phrases banales ou quelques sourires, chapelet gracieux qu'elle égrenait entre tous sans préférence, sans même marquer, ici ou là, l'arrêt des dizaines par un peu plus d'amabilité.

En la quittant, deux de ces causeurs d'une minute passèrent près d'Eugène, et l'un dit à l'autre du ton le plus naturel :

— Bah ! vous savez, cette charmante veuve est foncièrement coquette.

L'ingénieur sursauta. Coquette !... Quelle accusation impertinente !... Veuve !... Quelle satisfaction d'apprendre ce détail, plus précieux que tous les autres !... Veuve !... Il eût été pourtant, assez embarrassé d'expliquer logiquement le motif de cette satisfaction.

Ses exigences inconscientes avaient marché bon train. En deux jours, il était parvenu à reconnaître la filleule de son oncle, à la rejoindre, à lui parler, à se réjouir de son indépendance, à s'avouer enfin que, s'il n'était pas reçu chez elle, il serait extrêmement malheureux.

Tandis qu'Eugène se plongeait dans ses réflexions, Léonide et son cavalier s'étaient éclipés dans la direction du vestiaire. Il s'élança pour les voir encore une fois, les saluer au départ, prendre une petite place dans leur souvenir. Vains efforts. Il ne put les retrouver, et pourtant, pour y parvenir, il avait accourché, dans sa hâte, un membre de la Chambre haute, bousculé un groupe d'officiers anglais, dérangé un quadrille et emporté deux mètres de points d'Angleterre, ce qui faisait jeter des cris de paon à une lady courroucée.

Dès le lendemain de cette bienheureuse soirée, Paris fourmillait de gens qui savent tout et se plaisent à le redire—Eugène possédait sur madame de Brix un dossier des plus intéressants.

Madame Léonide de Brix, née Poncelet,—ce dont elle se consolait mal,—était une veuve de trente ans environ, assez riche : sans l'être beaucoup, élégante, irréprochable et recherchée, malgré la coquetterie hautaine qui lui faisait tout à tour attirer et repousser ses nombreux prétendants.

Elle avait un fils de sept ans qu'elle adorait, quoique la figure laide et commune de l'enfant fût d'un médiocre effet dans sa calèche comme dans son salon. Elle recevait beaucoup, assistée de son cousin, le commandant de Rollezan, que l'on soupçonnait vétementement d'aspirer à une position autrement importante et désirable dans la maison de l'aimable veuve. Mais, outre ses années trop nombreuses, le commandant possédait pour toute fortune sa retraite, agrémentée de pas mal de campagnes. C'était trop peu pour séduire madame de Brix.

Après un hiver fatigant, Léonide se retirait d'ordinaire dans son château de l'Orléanais, auprès d'une sœur aveugle qui, lui servant de chaperon dans cette solitude, lui permettait d'y attirer quelques visiteurs choisis. A Noël, elle apparaissait toute fraîche, reposée, pour reprendre la vie parisienne qui convenait à sa nature indépendante. Son fils Aristide l'accompagnait toujours. On se souvenait vaguement de lui avoir connu une petite belle-fille, de fort agréable visage, un peu malade ; mais, depuis plusieurs années, cette enfant n'avait pas paru dans l'entourage de madame de Brix, et, comme on n'en parlait jamais, le monde, qui s'en souciait peu, la supposait morte.

M. Montrel se présenta le mardi suivant, jour de réception de madame de Brix, à l'hôtel qu'elle occupait dans le voisinage de l'Arc-de-Triomphe. Heureux d'y trouver des visiteurs qui l'empêchèrent de trahir son trouble dans les banalités d'une conversation générale, il s'enfuit au bout de dix minutes, se répétant que le premier pas était fait dans une voie dangereuse où il menaçait de laisser son repos, s'il n'y rentrait pas le bonheure.

Dix minutes !... C'était bien peu, et c'était suffisant pour lui donner son droit d'entrée dans ce salon rêvé, pour lui avoir permis d'en étudier les dispositions, les ornements et les tentures. Cette glace de Venise avait reflété mille fois les traits de celle que son oncle avait désiré lui voir aimer ; ces meubles au petit point avaient été brodés par ses mains de fée ; ce piano avait palpité sous ses doigts. Ces jardinières fleuries, elle les avait soignées, arrosées, respirées. Il avait vu toutes ces choses, d'un œil rapide et fiévreux. Dans le vestibule, il cueillit un brin de jasmin de Virginie qui grimpa à un petit treillage doré, et l'emporta comme le gage de ses subites espérances.

Tout cela n'était ni très-logique, ni très-prudent, mais c'était sincère et convaincu, et la nature primesautière de l'ingénieur n'avait point appris, pendant son exil en Egypte, à se maintenir strictement sous la férule austère de la raison.

Madame de Brix ne devait passer qu'une semaine à Paris, où les fêtes royales l'avaient attirée. C'est expliquer l'adresse que déploya M. Montrel pour mettre à profit le petit nombre de soirées dont elle pouvait disposer, en se faisant son ombre discrète.

Elle et lui se rencontrèrent à Versailles où la Cour offrait à la reine le spectacle au château, les grandes eaux illuminées, le feu d'artifice éclairant les profondeurs mystérieuses du parc et l'embrasement de Trianon dans une splendide apothéose.

Léonide n'en parut ni mécontente, ni satisfaite. La parfaite indifférence de son accueil prouvait que ce neveu d'un parrain très-oublié n'avait pas plus de chance de lui plaire à cette seconde période de leur vie qu'à celle qui l'avait précédée. Volontiers, pendant cette nuit de fête, elle accepta de se laisser conduire comme

les autres dames, à travers le parc merveilleux, par les divers cavaliers de sa société, faisant montre des paillettes de son esprit, et des grâces de sa personne ; mais Eugène Montrel ne fut point parmi les favoris.

Le pauvre garçon se répétait alors que sa vocation n'était pas là ; que cette belle personne heureuse n'était nullement la créature délaissée, l'orpheline touchante d'autrefois ; qu'il était appelé à se dévouer à un amour obscur, plutôt qu'à suivre un astre de cette splendeur dans sa course brillante.

Raisonnement superbe qui venait un peu tard, et dont l'excellence l'agitait même sans le convertir !

M. de Rollezan, l'honorait d'une inimitié toute particulière. Peut-être le vieux commandant ne s'expliquait-il pas nettement le motif de cette répulsion subite pour ce nouveau venu dans sa vie ; peut-être, au contraire, avait-il entrevu un prétendant de plus pour sa cousine dans ce neveu du parrain Léon, dont il n'était pas sans connaître au moins l'existence. Bref, il s'alarmait qu'un madame de Brix daignât causer un peu longuement avec le jeune homme, et se frottait doucement les mains quand celle-ci n'avait pour celui-là qu'une parole froide ou un regard banal.

Pendant la première moitié de ce soir de plaisir, à Versailles, il éprouva beaucoup de contentement, autant de contentement même qu'Eugène éprouvait de désolation. Mais le vieux dicton de François Ier "souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie," demeurera toujours vrai.

Dans un grand cercle de lumière, sous une rayonnante traînée d'étoiles, des groupes d'auditeurs étaient assis, chassés du spectacle intérieur par la chaleur intense.

Au centre des artistes distingués, détachés de la masse chorale qu'on entendait au château, donnaient à cette portion des invités le luxe raffiné d'un concert au grand air.

Un prélude de harpes frissonna dans les masques. "La prière de Moïse !" chuchota joyeusement Léonide à M. de Rollezan.

— Alors, je vais l'entendre à quelque distance, sous ces grands arbres, voyez, ce sera délicieux, répondit le vieil officier.

Machinalement, elle le suivit du regard, et, lorsqu'il eût atteint la place où, suivant ses calculs d'acoustique, la musique devait lui arriver adoucie, idéalisée, il lui envoya un petit salut amical.

Eugène Montrel, appuyé aux mêmes arbres, vit ce salut, et jaloux fort celui qui se le pouvait permettre.

Une vieille présidente de cour, assise près de Léonide, lui dit aussitôt sans préambule :

— Voilà un monsieur là-bas, que vous semblez connaître ; est-il de votre société particulière, chère madame ?

— Vous ne voulez point parler de mon cousin de Rollezan ?

— Non, de son voisin... appuyé contre un arbre...

— Ah !... M. Montrel, un ingénieur, répondit Léonide avec indifférence. Je le vois un peu depuis quelque temps.

— Il fait dans le monde une bien modeste figure.

— Celle qui convient à sa position, semblait-il.

— J'ai cependant pour voisin de campagne, près de Péronne, un vieux bonhomme qui lui laissera deux millions.

— Vous dites ?... Deux millions ?... balbutia Léonide dont une ardente rougeur envahit les joues.

— Oui, chère madame, un joli denier, n'est-ce pas ?

— Et c'est un parent qui...

— Un oncle original comme pas un, une façon de Gubec retiré dans une mesure, tandis qu'il possède, je ne sais combien de beaux domaines au soleil.

— Cela paraît bien difficile à admettre... dans ce siècle de vanité...

— Oh ! le vieux marchand de grains jouait à la bourse sans tapage, et ne tenait nullement à éblouir ses contemporains.

Léonide voila derrière son éventail le trouble de son visage, et, raffermissant sa voix :

— M. Montrel ne laisse jamais soupçonner l'espérance d'un trésor futur. Est-ce ignorance ou dissimulation ?

— On ne sait. Il n'est jamais convenable d'espérer, même en paroles, l'héritage d'un oncle aussi millionnaire.

— C'est fort prudent ; mais je m'explique mal alors que ce qu'il paraît ignorer soit connu des étrangers.

— De très peu d'étrangers.

— Pourtant, cher madame, vous me semblez fort au courant de la situation.

— Mon frère, notaire à Paris, considère mon vieux voisin de campagne comme un des meilleurs clients de son étude, et m'en a souvent parlé comme d'un type bien singulier.

— Bien singulier, en effet ! répéta madame de Brix en écho fiévreux.

— Et puis, continua la présidente, que la musique ailée de Rossini n'avait pas le pouvoir d'arracher à ses babillages, ou se raconte au Palais, où l'oncle Piélard a eu pas mal de procédés, que ce jeune ingénieur est un être chevaleresque qui cache ses espérances avec autant de soin que d'autres en mettent à les étaler. Il a failli jadis faire un mariage pauvre. Aujourd'hui encore, il garde la prétention de se faire aimer pour lui-même ; je ne sais même pas s'il a renoncé à sa marotte de se dépenser en dévouements obscurs, de se consacrer à une existence souffrante. Un paladin, chère madame, tombé